

Marc Capelle

**Paris-Moscou
à cyclopoutre**

« L'homme est un animal sauvage.
On croit le saisir,
et soudain il nous échappe »

Momo Vérouteux
(Traité des Espèces)

Où l'on parle du plan pour la première fois

Avant de frapper à la porte, Toine jette un oeil sur ses nippes. Il sait qu'Angevert Montessieu est très à cheval sur les principes. Et, en cette minute, les bons principes exigent qu'un visiteur soit correctement fagoté.

Toine Lombardon serre un peu plus le noeud de sa cravate afin de colorer davantage ses joues d'enfant malade. Avec une précision étonnante il frotte le bout de son soulier vernis gauche contre son mollet droit et réciproquement. Satisfait de ce brin de toilette, il rote et se décide à enfoncer la lourde porte d'un coup d'épaule qu'il a pourtant maigrichonne.

Au bout d'un couloir tortueux et encombré de véhicules divers, un petit écriteau indique le bureau de Montessieu.

Ce dernier, affalé sur un divan, broute le bouquet de valvandis que sa secrétaire vient de ramener des Hautes Amériques.

- Ah ! te voilà quand même ! lance t-il à Toine

- Excuse-moi, j'ai eu quelques affaires à régler...

Bon, passons aux choses sérieuses. Tu as le plan ?

Pour toute réponse Angevert Montessieu désigne une enveloppe sur le bureau en argent massif.

Le visage émacié de Toine s'éclaire d'un sourire.

- Parfait ! Voyons cela !

Où l'on fait plus ample connaissance avec nos héros

En fait le plan n'est qu'un photo jaunie sur laquelle on peut voir un grand bâtiment sombre, entouré de miradors et de missiles intercontinentaux.

Légèrement impressionné, Toine demande au garçon d'étage de lui apporter un verre de jus d'orange amère et s'installe aux côtés d'Angevert.

- Comment as-tu obtenu ce document ?

- Je l'ai acheté dix mille dollars à un brocanteur de la banlieue nord. Il n'a pas voulu me dire où il l'avait déniché, mais il avait un accent très prononcé et...

Le hurlement de la sirène annonçant la fin du travail l'empêche de poursuivre ses explications. Il est 15 heures. Dans le couloir les employés font déjà ronfler le moteur de leur cyclopoutre. Les engins démarrent dans un vacarme épouvantable et les chefs de service laissent le nuage de fumée noirâtre se dissiper avant d'enfourcher leur vieille pétoire, plus silencieuse et moins polluante.

- Tu es venu à pied ? s'inquiète Montessieu.

- Evidemment ! Tu sais bien que les chauffeurs d'électrobus sont en grève depuis trois mois ! Je n'ai pas de voiture de fonction, moi monsieur !

- Ca va, ça va ! Je t'emmène ! Nous continuerons de discuter chez toi.

Les deux hommes sortent et s'engouffrent dans la rutilante Traction de Montessieu garée devant l'ascenseur principal. Il faut avouer que cette voiture est un petit bijou, entretenu par des générations de directeurs. Lorsque, voici trois ans, Montessieu a reçu de son prédécesseur les clefs de la somptueuse guimbarde, il eut une pensée émue pour son père et son grand-père qui, leur vie durant, se contentèrent d'un vulgaire cyclopoutre. Cette Traction de fonction récompensait

des années de labeur acharné et de privations au cours desquelles Angevert n'eut qu'une ambition : devenir directeur.

A ce propos, et afin d'éclairer la lanterne de nos amis lecteurs, il est sans doute nécessaire de présenter davantage nos deux compères.

Angevert Montessieu, trente-cinq ans le 23 août prochain, est champion de Paris de frappe-tampon. L'année dernière, en soixante secondes, il a tamponné cent-vingt sept formulaires ! Directeur du Département Routine de l'Administration Centrale, il jouit depuis peu d'une existence heureuse que lui envient ses collègues. Son corps d'athlète, ses cheveux blonds savamment gominés et sa démarche majestueuse en font un homme remarqué dans les salons.

Toine Lombardon est à Montessieu ce que l'encre de Chine est au stylo plume. Un complément nécessaire, mais pas forcément indispensable. Vingt-neuf ans, asthmatique, speaker de nuit à l'horloge parlante, il est sans cesse à l'écoute des rumeurs qui naviguent dans le Tout Paris. Un espion rouge vient à peine d'être arrêté dans les égouts qu'il le sait déjà. Une machine infernale est découverte sous la statue du gouverneur ? Lombardon est au premier rang de la foule des badauds qui écarquillent des mirettes grandes comme ça.

Toine n'est pas curieux pour le plaisir. Son asthme, sa taille (plus d'un mètre quatre-vingts) et son érudition certaine, lui interdisent d'être directeur ou chef de service. Aussi a-t-il compris que pour améliorer son sort il lui fallait quitter les sentiers battus.

Il a connu Montessieu une nuit d'été, vers trois heures, alors que celui-ci éprouvait un besoin impératif de connaître l'heure exacte. Depuis, les deux hommes sont devenus copains comme cochons, sans d'ailleurs qu'Angevert tente de séduire le speaker asthmatique.

Lombardon a entraîné plusieurs fois Montessieu dans de folles aventures, en prétextant que la force physique et le prestige de son camarade lui étaient nécessaires. Ainsi le mois dernier ils ont lâché des rats dans une usine désaffectée qui fait office de boîte de nuit. La panique fut totale et les bestioles dévorèrent le disc-jockey qui s'évertuait à leur barrer la route. Très fier de lui, Toine Lombardon a revendiqué l'attentat auprès de l'Agence Officielle de Presse, en donnant le nom de sa mère, Angeline Monlembert, morte dix ans plus tôt.

Pour l'heure, les deux loustics oublient un instant leurs projets et se laissent bercer par le ronron cahotant de la Traction qui les mène sans hésiter au domicile de Toine, 27 rue de Sa Sainteté.

Où le jus de poireau a un goût d'aventure

L'appartement de Lombardon n'a certes pas le cachet des luxueuses résidences de la banlieue ouest, mais il dégage une émouvante odeur de cire d'antiquaire. Toine possède en effet – véritable privilège pour un citoyen de sa condition – une esclave rouge. Cette jeune femme, musclée et têtue, affirme être originaire du Caucase, alors Toine qui prétend s'y connaître a décidé qu'elle était Géorgienne.

Poulskaïa, c'est son nom, cire du soir au matin, en l'absence de son seigneur et maître, horloge parlante à ses heures. A genoux sur le parquet, à plat ventre sur l'imposante table du salon, juchée sur les armoires de chêne clair, elle cire à tour de bras. Et elle aime ça.

Les deux hommes sont accueillis par son charmant sourire, mais il ne lui accordent pas même un bonjour. « Sous le sourire, les dents » dit un proverbe allié.

- Bien. Tu as décidé quelque chose ? demande Montessieu.

Toine, grand amateur de suspense, prend le temps de se servir un scotch et offre un jus de poireau au séduisant directeur.

- Angevert, lâche t-il enfin, nous allons devenir célèbres. Mieux encore : puissants. Très puissants...

Montessieu est pour le moins intrigué. Comment un type comme Lombardon peut-il lui proposer de devenir puissant ? Ne l'est-il pas déjà ? Sa position de directeur lui donne droit de vie et de mort sur tous les esclaves ou prisonniers rouges de la capitale. Il ne paye ni loyer, ni impôt. Il a une voiture de fonction et peut se rendre deux fois par semaine chez le coiffeur aux frais de l'Administration. Il possède deux hectares de forêt en Grèce, une des régions les plus agréables de l'Alliance Atlantique. Ses parents reçoivent une rente mensuelle de mille cinq-cents dollars pour avoir élevé pendant de

longues années un futur directeur. Il est exempt de périodes de formation militaire, puisqu'il ne sera jamais envoyé au front... Et sachant tout cela, Toine ose lui parler de puissance !

- ... l'impression que tu as une idée plutôt fumeuse, toi, bougonne t-il en renversant son jus de poireau sur le parquet, aussitôt nettoyé et ciré par Poulskaïa.

- Ecoute moi et tu jugeras ensuite ! Lorsque je t'ai demandé de me procurer un plan du Kremlin, j'avais évidemment une idée derrière la tête. Et l'idée est toute simple : nous allons renverser Vladimir Popov et prendre le pouvoir à Moscou. Dans un mois Angevert Montessieu et Toine Lombardon seront les nouveaux maîtres du Pacte de Varsovie !

Le speaker asthmatique avale son whisky d'un trait, satisfait de son numéro et attend, sourire aux lèvres, la réaction de son petit camarade.

Montessieu rentre la tête dans les épaules et s'enfonce un peu plus dans son fauteuil. Il réagit toujours ainsi lorsqu'il est vexé. Et il y a de quoi ! Comment se fait-il que Lombardon soit le seul à avoir de bonnes idées ? Prendre le pouvoir à Moscou ! Mais bon sang, mais bien sûr, comme disait l'autre !

- C'est toi le meilleur... concède t-il enfin et il écrase sauvagement la main de Poulskaïa qui cire à ses pieds.

Toine rit intérieurement. Qu'il soit le meilleur, c'est évident ! Il n'a d'ailleurs pas à s'en vanter : les directeurs ou les chefs de service ne sont pas des modèles d'intelligence, au contraire ! Leur principale fonction consiste à faire appliquer le règlement à la lettre. Aussi les créatifs, les penseurs de tout poil, sont-ils systématiquement écartés des prestigieux bureaux de mesdames et messieurs les administratifs de première classe, comme on les appelle encore.

Montessieu, qui réfléchit quand même un peu, a soudain une crainte :

- Tu ne penses pas que ce soit dangereux ?
- Dangereux, dangereux.... ma foi, il suffit de passer la frontière en douce, de voler la première Mopète venue et de rouler jusqu'à Moscou. Une fois dans la capitale, déguisés en Rouges, nous nous rendons devant le Kremlin que nous reconnaitrons facilement grâce à la photo que tu as achetée. Là, pendant que tu retiens l'attention des quelques centaines de soldats qui surveillent l'enceinte, je neutralise le système de sécurité et nous ouvrons toutes grandes les portes du Kremlin. Le peuple rouge, accablé par des années de dictature, s'engouffre dans le palais de Vladimir Popov et le tue à coups de pierre. Nous sommes accueillis en sauveurs et nous prenons le pouvoir. Dans les jours qui suivent, nous établissons des relations diplomatiques cordiales avec l'Alliance Atlantique et nous avons la paix. Voilà. C'est tout simple. Aussi simple que de faire ça !

Et il shoote dans le bidon de cire qui va s'écraser sur la commode. Le liquide visqueux et jaunâtre s'infiltrer un peu partout et l'esclave doit recommencer son laborieux travail. Mais elle aime ça.

Où le speaker est à l'heure

Montessieu prend congé de Lombardon en se félicitant d'avoir pour compagnon un homme d'une telle trempe.

Il est 19 heures et Toine a juste le temps de se rendre au Central Téléphonique où son collègue Paulot Pol doit attendre la relève avec impatience.

Il enfle un loden rapiécé, l'uniforme des marginaux parigots, et sort en laissant Poulskaïa dans le cirage.

Dehors il fait nuit depuis une heure et les chiens de la capitale commencent à s'attrouper derrière les camions de l'Armée du Salut. Un chien, un os. Un chien, un os. Un os par chien. L'opération prend plusieurs heures mais elle se révèle efficace. L'année dernière mille deux-cent cinquante trois piétons ont été dévorés par des meutes de médors affamés. Cette année, dix mois après le lancement de la campagne « Un morceau d'os, une vie sauvée », les victimes se comptent sur les doigts de la main.

Toine se fraye un passage à travers les crocs et les grognements et se dirige d'un pas décidé vers la place des Alliés. Tous les dix mètres il peste contre la grève des chauffeurs d'électrobus et contre le misérable qui lui a volé son cyclopoutre. De dix mètres en dix mètres, il parvient devant la porte du studio à l'intérieur duquel Paulot Pol est très exactement en train d'annoncer qu'au quatrième top il sera dix-neuf heures vingt-cinq minutes trente secondes. Top. Top. Top. Top.

Lombardon salue la compagnie et signe quelques autographes aux nombreux fans qui chaque jour assistent en direct au temps qui passe. Toine, Paulot Pol et un troisième speaker, Jimmy Dupont, se relaient jour et nuit, à raison de huit heures de présence chacun. Toine a choisi la tranche 19 h 30 – 3 h 30 car c'est celle où son asthme se manifeste, bizarrement, le moins.

Le studio, petite cage de verre au milieu d'une immense pièce entourée de gradins, est équipé d'un confortable fauteuil à dossier inclinable dans lequel prend place le speaker de service. Lorsque l'usager compose le numéro de l'horloge parlante, il est directement relié aux haut-parleurs qui diffusent dans la grande salle du Central Téléphonique la voix imperturbable de celui qui pendant huit heures incarne le Temps.

Dix neuf heures ving-neuf minutes trente secondes. Top. Top. Top. Top. En un clin d'oeil Paulot Pol a cédé la place à Toine Lombardon qui, après une tape amicale à son collègue, se racle la gorge, avale un verre d'eau et entame à son tour l'impressionnante litanie.

Au quatrième top il sera dix-neuf heures trente minutes. Top. Top. Top. Top. Dix-neuf heures trente minutes trente secondes. Top. Top. Top. Top. Au quatrième top il sera dix-neuf heures trente et une minutes. Top. Top. Top. Top...

Pendant ce temps-là, à Moscou

A Moscou, la place Rouge est noire de monde, ce 28 décembre. C'est en effet l'heure de l'allocution annuelle de Vladimir Popov, Grand Chef du pacte de Varsovie, Grand Officier de l'Ordre de Petrograd, 94 ans, six enfants, trente-huit petits enfants et trop d'arrière petits-enfants passés de l'autre côté du rideau de fer.

Sur son fauteuil à roulettes, Vladimir Popov affiche l'air serein du vieillard paisible. Mais personne ne s'y trompe : « Cet homme est dangereux ! » titrait la semaine dernière le *Perros-Guirec Tribune* à l'occasion des quarante années de pouvoir du numéro un rouge.

Pour l'instant Popov observe, sourire en coin, le traditionnel défilé de majorettes. De sa main valide il bat la mesure en pensant au bon vieux temps où, général de l'armée rouge, il usait et abusait du droit de cuissage accordé à tous les officiers sur les filles des campagnes environnantes. Aujourd'hui ces menus plaisirs lui sont formellement interdits par la quinzaine de médecins qui veillent sur lui en permanence.

Enfin un roulement de tambour annonce l'heure tant attendue du discours. La foule, étonnamment disciplinée fait silence et fixe du regard le vieux monstre qui lentement s'approche du micro, soutenu par deux gardes du corps.

Nouveau roulement de tambour. Popov le Grand ajuste son chapeau mou et se concentre. Son visage, jusque là jaune pâle vire au bleu puis au violet. On a la nette impression qu'il va péter. Enfin la voix chevrotante bien connue des moscovites envahit la place Rouge et pénètre au plus profond de chacun, telle une scie mal affûtée :

- Camarades ! Il n'y a plus de jeunesse ! Vive le Pacte de Varsovie !

Une longue minute s'écoule avant que le public s'aperçoive que le discours annuel est terminé. Déjà papi Popov roule vers sa douillette résidence secondaire afin d'y jouir d'un repos bien mérité. Les majorettes ont disparu et la police arrête déjà les imprudents qui ne sont pas encore rentrés chez eux. Attroupement sur la voie publique : quinze ans de corvée de rideau de fer. C'est le tarif. Les rassemblements provoqués par les manifestations officielles sont en général une très bonne occasion pour les autorités de se procurer des troupes fraîches pour le rideau de fer. C'est qu'il est long ce fameux volet de ferraille ! Plus de 1500 km de la Baltique à l'Adriatique. De récentes études alliées ont évalué à près de vingt millions le nombre de personnes nécessaires pour lever et abaisser chaque jour cette gigantesque muraille de cinq mètres de haut. Un espion rouge doit s'infiltrer en territoire allié ? Aussitôt quarante millions de bras s'unissent pour soulever cette barrière réputée infranchissable...

Mais revenons-en au discours popovien. « Il n'y a plus de jeunesse » a déclaré Tonton Vladimir. C'est rigoureusement exact. En dix ans tous les moins de trente ans ont été éliminés. Les rougeologues avertis expliquent qu'exaspérés par les réflexions ironiques de la jeunesse à propos de leur grand âge, Popov et ses collègues ont décidé que les citoyens du pacte de Varsovie devaient naître à trente ans.

C'est donc chose faite aujourd'hui. Aussitôt conçu, l'embryon est placé dans une sorte de boîte de conserve d'un mètre quatre-vingt de haut environ. Toutes les boîtes sont stockées dans un entrepôt-hôpital de Sibérie orientale et une équipe médicale se charge de cultiver ces embryons pendant trente ans. Petit à petit, dans les boîtes la nature accomplit son oeuvre et lorsque enfin le grand jour est venu, la population s'enrichit d'un

nouveau contingent de jeunes hommes et de jeunes femmes, analphabètes bien sûr, mais qu'importe !

« Nous avons besoin de bras » était le thème du discours annuel de sa Majesté Popov l'année dernière.

Où l'on reparle des cyclopoutres

Dans son bureau du Département Routine, Montessieu affiche sa trombine des mauvais jours. Il a été battu hier soir en finale du championnat de la banlieue-ouest de frappe-tampon, et cette défaite lui reste en travers de la gorge.

« L'arbitre dormait ! Je suis sûr qu'il dormait ! » grommelle t-il en attendant un mot de consolation de sa secrétaire.

Celle-ci a en fait d'autres chats à fouetter. Coincée entre la machine à tricoter et le diffuseur d'air marin, elle tente pour la quatrième fois d'accrocher un trombone à un formulaire.

Vexé par le peu d'attention qu'elle lui porte, Angevert appelle le garçon d'étage et l'invite à prendre un verre. Mais au moment où il allait lui demander s'il habite encore chez ses parents, Toine Lombardon débarque dans le bureau, écarlate, au bord de l'évanouissement.

- On dirait que tu te sens mal cher ami ? suggère Montessieu.

Le speaker indique ses poumons et s'affale dans le fauteuil que Trompette, la secrétaire, a eu la présence d'esprit de glisser sous lui.

- L'asthme... souffle enfin Lombardon. Et il ingurgite une quinzaine de comprimés rose bonbon.

La crise passée, Toine en vient à l'objet de sa visite.

- Voilà, j'ai tout arrangé. J'ai pris un mois de congé. Toi, tu n'as pas à justifier tes absences, donc pas de problème. Nous partons demain matin à l'aube. Dans quinze jours au maximum nous serons à Moscou !

- Et le transport ? Tu as pensé au transport ? Et les victuailles ? Et le coup de bigophone que je passe à ma mère chaque soir ? Tu y as pensé à mon coup de bigo ?

Et le championnat de frappe-tampon, hein ? Tu t'en fous, toi, du frappe-tampon !

Cette fois Montessieu s'énerve. La perspective d'un départ aussi rapide bouleverse ses projets. Les compétitions de frappe-tampon ne sont d'ailleurs qu'un prétexte. Dans trois mois il doit être nommé directeur deux étoiles. Doit-il risquer sa carrière pour une escapade à Moscou qui, quoiqu'en dise Lombardon, peut se transformer en Bérézina ?

- Tu ne crois pas que nous pourrions attendre un peu ? demande t-il timidement.

- Tu plaisantes ! s'exclame Toine. Je viens de me ruiner en achetant deux cyclopoutres flambants neufs, parce que ta Traction est trop voyante. J'ai appris à parler rouge en deux semaines. Je connais par coeur la route que nous devons suivre. J'ai envoyé Poulkaïa en prison pour un mois afin qu'elle ne se doute de rien. Et tu veux attendre un peu ? Pas question ! Nous partons demain. A nous le Pacte de Varsovie ! A nous la gloire !

Debout sur le bureau, la main droite sur le coeur, tête haute, Lombardon ressemble aux statues que l'on voyait autrefois dans Paris.

- Ca y est ! Monsieur le directeur, ça y est ! hurle Trompette.

- Hein ? Quoi... que se passe t-il encore ?

Un peu gênée de troubler la conversation de nos deux héros, la secrétaire tend à Montessieu, un papier sans importance.

- Regardez.. le trombone ! J'ai réussi à mettre le trombone !

Où l'on peut embrasser la mère Grichka

Avant de partir pour Moscou, Toine veut jeter un dernier coup d'oeil sur Paris. Il va faire un tour, pendant que Montessieu appelle sa mère pour lui faire des adieux touchants mais ridicules. Il est 18 heures. Il est en congé et la température extérieure est de douze degrés centigrades.

La Seine n'en finit pas de charrier les radeaux infâmes des milliers de prolétaires qui traversent la capitale en ramant comme des automates. Dans trois heures, quatre peut-être, ils atteindront la plantation d'arbres à essence où ils travailleront jusqu'à l'aube.

Une voix sèche et professionnelle interpelle Lombardon alors qu'il allait se perdre dans la marée humaine du marché aux horreurs :

- Vous là ! Votre matricule !

Le poulet n'a pas l'air commode et Toine tend immédiatement sa petite carte métallique.

L'autre la regarde sans sourciller et pianote le code sur son clavier portatif. Au bout de quelques secondes une sonnerie retentit, suivie d'une musique ressemblant vaguement à l'hymne des Alliés.

Le poulet oublie sa mauvaise humeur et rend la carte à Toine :

- Ben vous alors vous avez de la chance ! Non seulement vous n'êtes pas recherché par le Commandement Central, mais en plus l'ordinateur a sélectionné votre numéro et vous venez de gagner une réduction d'impôt de 30 % !

Lombardon n'en croit pas ses oreilles. D'habitude ce genre de choses n'arrive qu'aux autres.

- 30 % ! Vous êtes sûr ?

- Bien sûr ! La petite musique là, c'est parce que vous avez gagné ! C'est rare vous savez ! D'ailleurs, je vais vous dire : en quinze ans de métier, j'ai du faire

gagner une dizaine de personnes. Pas plus ! Et pourtant des contrôles d'identité, j'en fais, croyez moi !

- - Bon, eh bien merci mon poulet ! Et où faut-il aller pour bénéficier officiellement de cette réduction ?

- - Ah mais il n'y a rien à faire ! C'est déjà tout enregistré ! L'ordinateur s'occupe de tout ! Allez, il faut que je continue ma ronde !

La volaille s'en va, engoncée dans son ridicule uniforme grenadine et déjà des dizaines de naïfs l'entourent en réclamant un contrôle d'identité.

Le marché aux horreurs bat son plein et Lombardon sourit en songeant aux journées passées au milieu des stands pendant son enfance. A l'époque les mineurs non accompagnés étaient autorisés à pénétrer dans l'enceinte, mais le règlement est aujourd'hui plus sévère. Les femmes enceintes, les moins de vingt-cinq ans sont interdits de séjour en ces lieux où la monstruosité est une marchandise comme une autre.

Pour mille dollars vous pouvez acquérir un magnifique couple de gazés. Cinq cents dollars de plus et on vous fournit un lance-flammes pour les décorer davantage.

L'enfant torturé à coups de couteau de cuisine et ses parents alcooliques se vend cinq mille cinq cents dollars, tout compris.

Au fond du marché un brocanteur propose un terroriste de trente-cinq ans, 1m80, 80 kg, et son armement pour huit cents dollars.

Madame Grichka, ravagée par la diphtérie, invite l'assistance à venir l'embrasser. Mille dollars de récompense pour le ou la volontaire. Le public hurle d'effroi en voyant un vieillard s'approcher de l'immonde bonne femme et l'embrasser à pleine bouche pendant cinq bonnes minutes.

Content de lui, le pépé empoche les mille dollars et répond à l'animateur qui lui demande ses impressions :

- La diphtérie je m'en fous ! J'ai un cancer et je n'en ai plus que pour trois mois ! Et le pognon, c'est pour mes petits-enfants !

Où l'on fredonne gaiement

Il est à peine quatre heures et Montessieu n'est pas vraiment réveillé. Habitué aux grasses matinées, il a eu beaucoup de mal à se lever lorsque, voici dix minutes, Lombardon l'a appelé au téléphone. « Tout est prêt ! Rendez-vous chez moi dans une demi-heure ! ».

Quelle histoire ! Pourquoi a-t-il fallu qu'il s'embarque dans une telle galère ? Aller à Moscou ! Un farfelu ce Lombardon...

En pestant contre les projets de son compère, Angevert entasse pêle-mêle dans une malle d'osier les objets dont il ne veut pas se séparer. L'uniforme de liftier de son père, la collection complète des aventures de « Ronnie le Terrible », une photo de lui à dix mois, nu sur une peau de crocophant, une quinzaine de tampons de compétition et bien sûr sa casquette de directeur...

Malgré son humeur nuageuse il arrive enfin chez Toine qui l'attend, fièrement juché sur son cyclopoutre en ébène.

- Regarde moi ces engins ! dit-il. Celui-là , c'est le tien. 60km/h, poutre en chêne massif, moteur arrière et freins anticulbute. Ca ne vaut peut-être pas ta Traction, mais quand même !

Montessieu doit convenir que Lombardon n'a pas lésiné sur les moyens, mais l'idée d'enfourcher un cyclopoutre lui procure, comment dire... une certaine gêne :

- Tu es sûr que nous ne pouvons vraiment pas aller en Traction jusqu'au rideau de fer ? Ce serait quand même plus confortable. Et puis, j'ai cette malle à transporter...

- Impossible vieux ! Nous devons absolument passer inaperçus et des bagnoles comme la tienne, cela ne court pas les rues ! Pour la malle, pas de problème : tu

l'attaches solidement au bout de la poutre et roulez jeunesse ! Mais regarde plutôt ce que j'emporte !

Et Toine ouvre son grand ciré jaune. Une dizaine de poches intérieures baillent sous le poids des instruments qui s'y entassent. Une boussole de géomètre, un couteau à cran d'arrêt, un plan plastifié de Moscou et la fameuse photo du Kremlin, une bombe insecticide, une lampe de poche, un vieux fusil de chasse, une quinzaine de rouleaux de papier hygiénique, des tubes à essai et un tuba, des pinces à linge et des pince-fesses, une serpillière et des serviettes, un chapeau mou et des chapeaux de roues... Bref, la parfaite panoplie du cyclopoutreur averti.

L'heure du départ a enfin sonné quelque part dans le lointain et nos joyeux compagnons mettent en route leurs engins, après s'être serré la main avec émotion.

L'aventure les attend. Le danger, les intempéries, les pièges, les pannes de cyclopoutre... rien ne les effraie. Ils doivent parcourir près de cinq mille kilomètres avant d'arriver au rideau de fer. En effet, impossible de prendre la route la plus courte. Lombardon a longuement étudié la carte et – carburant oblige – ils devront zigzaguer de forêts d'arbres à essence en marchands de vladufioule.

Dans Paris endormi, deux cyclopoutres brisent le silence matinal et un observateur attentif remarquerait que derrière leurs grosses lunettes, les deux pilotes fredonnent un air connu.

Pendant ce temps-là, à Washington

- J'en ai assez de ce ... comment s'appelle t-il déjà ?

- Patron, monsieur le Président. Félicien Patron.

- Ah oui ! J'en ai assez de ce Patron. Je l'ai nommé gouverneur de Paris il y a cinq ans et depuis tout ce temps il n'a pas été fichu de nettoyer la ville de toute cette racaille rouge qui s'incruste dans les administrations, les usines, les égouts.... C'est une véritable épidémie ! Qu'en pensez-vous Bedudson ?

- De quoi, monsieur le Président ? De Félicien Patron ou de l'épidémie ?

- De Patron évidemment !

- - Oh, je pense que monsieur le Président pourrait facilement le remplacer. Nous avons une longue liste de militaires en retraite en attente d'un poste grassement payé et somme toute peu fatigant. Etre gouverneur, c'est faire appliquer le règlement, et pour un militaire, le règlement, c'est le règlement, monsieur le Président !

- Un ancien galonné... C'est une idée ça Bedudson. Meilleure en tout cas que celle que vous avez eu en me suggérant de nommer Tombalo gouverneur de Rome ! Celui-là je suis bien content de l'avoir viré. Dangereux personnage !

- C'est vrai cher Président ! Mais que voulez-vous, j'avais cru qu'en tant que médecin il pourrait se porter au chevet d'une province bien malade. Heureusement nos services de renseignements ont vite remarqué qu'il n'avait en fait jamais soigné personne et que c'était un sinistre mégalomane. Sa femme était folle vous savez... Il avait des excuses.

- Taratata ! Je préfère le savoir réparateur de cyclopute à Cayenne. Là-bas il ne causera plus d'ennuis. Mais revenons-en à ce Patron. Qui voyez-vous à sa place ?

- Le général Battonchase peut-être ?
- Non, un Parisien. Il me faut un Parisien.
- Ah, le colonel Jeanjean René alors ! Quarante ans, pas très doué pour l'administration, mais animé d'une haine farouche envers les Rouges. Bouffer du Rouge c'est pour lui aussi hygiénique que le brossage des dents matin et soir !

- Right ! Bedudson, envoyez-moi ce Félicien Patron au Groënland et remplacez-le par votre colon mangeur de Rouges ! Et maintenant parlons d'autre chose. Avez-vous pensé au petit discours que je dois prononcer demain devant l'Union des Constructeurs de Cyclopoutres ?

- Bien sûr, monsieur le Président ! Le discours est prêt, je l'ai apporté. Je crois qu'il fera très bon effet dans toute l'Alliance.

- Je l'espère mon vieux ! Eh bien lisez-moi ça !

- Bien voilà... Hum ! Monsieur le Constructeur général, Monsieur le Constructeur général adjoint, mesdames, messieurs ! Je suis heureux d'être parmi vous ce soir. Vous savez combien le Président de l'Alliance Atlantique est fier de pouvoir compter sur une corporation aussi dynamique que la vôtre. Près d'un million de cyclopoutres sortent chaque jour de vos usines, et lorsque je vois nos concitoyens circuler aux commandes de ces engins révolutionnaires, je me dis que nous devons lutter ensemble pour préserver une telle richesse ! Vous le savez, le cyclopoutre depuis son invention par Hercule Trompeur, est devenu un instrument essentiel de notre vie quotidienne. On va travailler en cyclopoutre, les journaux, le courrier sont distribués par cyclopoutre, notre armée se déplace en cyclopoutre.... Demain, j'en suis sûr, les plus défavorisés posséderont un de ces engins qui donnent à l'homme l'illusoire sensation d'être libre.

« Oui, j'ai dit illusoire, Monsieur le Constructeur général, monsieur le Constructeur général adjoint, mesdames et messieurs. J'ai dit illusoire parce que l'ennemi est là tout prêt qui rode et qui épie nos gestes. Les Rouges envient nos cyclopoutres et ils mettent tout en oeuvre pour obtenir les renseignements qui leur permettraient de construire à leur tour ces machines tant convoitées.

« Et ce soir je veux vous mettre en garde contre le danger que représente cet espionnage de tous les instants ! Imaginez l'armée Rouge équipée de cyclopoutres ! En quelques semaines, des millions de soldats assoiffés de sang déferleraient sur Paris, sur Madrid, sur Rome.... la guerre, mesdames et messieurs, voilà ce qui nous attend !

« Aussi faut-il lutter contre le péril rouge. Je vous le demande solennellement : dans vos usines, dans vos commerces, ouvrez l'oeil et le bon ! Sachez démasquer le Rouge et alors vous contribuerez au bonheur et à la liberté de nos concitoyens. Vive le cyclopoutre ! Vive l'Alliance Atlantique ! ».

- Mmm... Pas mal, Bedudson, pas mal ! Adressez une copie de ce texte à tous les gouverneurs de provinces et maintenant laissez-moi, je dois me rendre à ma séance de psychothérapie comme chaque lundi.

- Bien, monsieur le Président.

Où l'on fait d'étranges rencontres

Fidèle à ses principes, Montessieu a jugé nécessaire de s'embarrasser d'une cravate pendant ce voyage pourtant fort peu protocolaire. Costume vert pomme, chemise de soie et galure tout neuf, il pilote son cyclopoutre d'un air faussement assuré et s'efforce de rester aux côtés de Lomardon.

Celui-ci, sourire aux lèvres, savoure le plaisir d'être parvenu à ses fins. Avec le concours d'Angevert, il va se hisser au niveau du président de l'Alliance Atlantique et ce jour-là on allait voir ce que l'on allait voir !

Mais pour l'instant les deux hommes n'ont sous les yeux qu'une campagne banale à mourir. De temps à autre le vol majestueux d'un courcoule distrait leur lente progression et ils font de grands signes à l'intention de l'oiseau qui les ignore superbement.

- Nous allons faire le plein, annonce Toine en désignant la cahute d'un marchand de vladufioule.

Le commerçant, un gros type vêtu d'une robe de bure pleine de cambouis, les inspecte longuement avant d'engager la conversation.

- Vous semblez venir de loin mes frères... Vous êtes en voyage d'affaires ?

- Pas du tout ! Nous sommes en promenade.

- Oh, moi ce que j'en dis, c'est histoire de parler, continue l'autre, parce que je ne vois pas grand monde ici. Le village le plus proche est à trois cent vingt kilomètres. Aussi quand vous me parlez de promenade... mouais, enfin ! Vous allez peut-être me trouver curieux... Heureusement Dieu est là qui veille et, le jour venu, il saura reconnaître les siens. Qu'est-ce que je vous sers ?

- Ben, du vladufioule pardi ! tonne Montessieu qui n'a pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton.

- Ah, du vladufioule... Je pensais que vous alliez me demander de l'eau bénite ou des crucifix en brioche

du pays, ou encore des briquets à l'effigie de Pompom XXIV, notre Saint-Père. Beaucoup de succès cette année, les briquets ! Je vous en offre un si vous m'achetez un tibia de Sainte-Ethique. Dépêchez-vous, c'est le dernier. Je vous le laisse à trois dollars...

- Heu... du vladufioule mon père ! Nous voulons seulement du vladufioule !

- Ah oui, c'est vrai... le vladufioule. C'est-à-dire que... enfin, comment vous expliquer ? Les temps sont durs en ce moment et, je vous l'ai dit, le secteur n'est pas très fréquenté. Pour parler franchement mes fils, vous êtes mes premiers clients depuis trois mois...

Tout en parlant, le commerçant tourne autour des cyclopoutreurs en frottant ses mains trapues contre sa bedaine. Manifestement il n'a jamais rencontré de si belles machines.

- Et ça roule vite ces modèles là ? demande t-il.

- 60 km/j en principe, répond Toine. Et ça consomme beaucoup également...

- Ah, vous avez de la suite dans les idées mon fils ! Vous voulez du vladufioule ? Fort bien. Mais pour quoi faire ? Nous sommes tellement loin de tout que vous tomberiez en panne de carburant dans quelques heures sans pouvoir vous ravitailler. Et ne comptez pas sur les arbres à essence : il n'y en a pas dans cette région. Allez, soyez raisonnables et tenez moi compagnie un moment ! Vous allez partager mon repas et ensuite nous trouverons peut-être une solution à vos problèmes. Mais je me présente : Tonton Christobal.

- Heu, Philibert Bère, dit Lombardon.

- Simon Veste, fait Montessieu qui commence à trouver cette histoire de très mauvais goût.

- Enchanté ! Mes biens chers frères, avant de commencer notre repas, rendons grâce à Dieu qui a bien voulu nous réunir ce soir.

Le marchand de vladufioule s'interrompt un instant et reste prostré dans une attitude qui indique sans doute la prière.

- Bien, reprend t-il enfin, il me reste un peu de ragoût de courcoule. Je vais le faire réchauffer et, en ce soir exceptionnel, je vais ouvrir une boîte de légumineuses papilionacées.

Et commence ainsi un sympathique repas entre trois hommes qui ne se connaissaient pas une demi-heure plus tôt. Nos amis lecteurs qui ont quelque expérience des voyages, reconnaîtront là l'émouvante fraternité qui unit souvent les routards et les indigènes qu'ils rencontrent. Ce sentiment, Lombardon et Montessieu le découvrent à leur tour, et nous les laissons au moment où Tonton Christobal, profiant d'un moment d'inattention, enfourche un des cyclopoutres et s'enfuit en direction de la ville voisine qui n'est en fait distante que d'une quinzaine de kilomètres.

Où l'on prend une leçon de conduite

- Ah, le gredin !
- Oh, le salaud !
- Le voleur !
- Administré !

Devant la minable cahute de tole ondulée, Toine et Angevert rivalisent de colère. Comment ont-ils pu se laisser posséder aussi facilement ? A tout hasard, Lombardon tire deux ou trois coups de fusil de chasse en direction du marchand qui n'est déjà plus qu'un minuscule point à l'horizon.

- Laisse tomber, conseille Montessieu. Dis-moi plutôt comment tu espères continuer le voyage avec un seul cyclopoutre ?

- Nous pouvons nous en sortir, affirme Toine. C'est le mien qui a été volé, donc ta malle est toujours là. En nous serrant un peu nous tiendrons tous les deux sur la poutre, mais dorénavant nous utiliserons un antivol. Et puis j'ai une bonne nouvelle : le tonneau de vladufioule derrière la baraque est plein. Donc pas de problème : nous nous servons et nous partons dans un quart d'heure.

- Pas de problème, pas de problème ! Monsieur est bien optimiste ! Moi, si je retrouve ce vandale, je l'envoie en prison pour quinze ans....

Un vrombrissement assourdissant empêche Angevert de continuer. Une escadrille de dare-dares déchire le ciel au-dessus d'eux et file en direction de l'Est.

- C'est une patrouille de reconnaissance, annonce le directeur, qui n'y connaît rien mais qui aime avoir l'air au courant des choses militaires.

Toine s'en moque et d'un coup de pied rageur dans le maître-ressort, il met en marche le cyclopoutre.

- Allez, en route ! dit-il. Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons arriver à Brandon-la-Vieille avant la nuit.

- Ah ! Parce que tu savais qu'il y avait un village dans le coin ?

- Exact cher ami ! Dans douze kilomètres nous traverserons Rodon-les-Bois et dans deux heures nous serons à Brandon. Je viens de vérifier sur la carte. Le type nous a raconté des histoires. J'aurais dû me méfier.

Les deux hommes prennent place sur la poutre. Lombardon aux commandes et Montessieu derrière. Tous ceux qui ont déjà piloté un cycloputre savent que la conduite de cet engin requiert une attention de tous les instants. La surveillance du niveau de pression des pneus est particulièrement pénible. Un article stupide du Code des Routes et autres Banalités prévoit en effet que tout cycloputre en circulation doit être équipé de pneumatiques soumis à une pression de 0,75 bar. La fréquence des contrôles policiers oblige les voyageurs à s'arrêter tous les dix ou douze kilomètres afin de vérifier s'ils sont en règle. Au besoin on regonfle avec un soufflet portatif. Il faut dire que ces messieurs de la police des routes ne plaisantent pas : le mois dernier, un cycloputreur s'est vu suspendre son permis de conduire parce que la pression de ses pneus était descendue à 0,73 bar.

Plus problématique encore est l'absence de roue directrice. Dans une récente interview au *Veilleur de Nuit*, Luis Mucheros, trois fois vainqueur du tour d'Europe du Sud, avouait que certains virages devenaient de véritables pièges mortels pour les coureurs. « Plusieurs fois en montagne, raconte t-il, j'ai vu des débutants aborder à grande vitesse un virage en épingle à cheveux et finir directement dans le ravin, cinquante mètres plus bas. Bien sûr le public était content,

mais tout de même ! C'est idiot de perdre une étape bêtement ! ».

Aussi Luis Mucheros donne t-il le conseil suivant : pour prendre un virage il est impératif de ralentir, de se pencher dans la direction à prendre et, en posant un pied à terre, d'imprimer au cyclopoutre un léger mouvement de rotation. Avec un peu d'entraînement, tout cela se fait en un fraction de secondes bien sûr.

Il était nécessaire de rappeler ces principes de base pour comprendre l'inconfortable situation de Toine et de Montessieu. A chaque changement de direction, ils doivent coordonner leurs mouvements et ce n'est pas chose aisée.

Mais c'est en mirlitant que l'on devient mirliton et ils ne s'en tirent pas si mal. Dans une quinzaine de jours ils atteindront Kleinvillache, dernière bourgade avant le rideau de fer.

Où il faut manger pour survivre

Curieusement les gens qui voient passer Toine et Angevert ne semblent guère surpris. Pourtant l'aspect extérieur des deux Parisiens tranche sur la pauvreté des paysans. Vêtus de sacs de toile brune, coupe-coupe sur l'épaule, les ouvriers agricoles regardent paisiblement les étrangers qui traversent leur territoire.

Ces hommes et ces femmes, sales et souvent minés par la fièvre burbure, mènent une existence laborieuse et mal connue des citadins.

« Le paysan est un être simple, écrit Momo Vérouteux dans son inoubliable *Traité des Espèces*. Il se lève tôt, mange peu, travaille beaucoup et fait quatre à six enfants. Les épidémies de burburite, encore appelée fièvre burbure, donnent à sa peau cet aspect moisi qui repousse les voyageurs ».

Lombardon et Montessieu évitent d'entrer en contact avec la population locale, par crainte de la contagion d'une part et par souci de discrétion d'autre part. Mais pour se nourrir les deux voyageurs sont bien obligés d'établir le dialogue.

Justement, en bordure d'un champ de luzerne, deux paysans assis dans l'herbe, font la pause.

Montessieu décide d'entamer les pourparlers.

- Bonjour mes braves ! Mon compagnon et moi-même venons de la ville. Nous sommes fourbus et nous souhaiterions nous sustenter un peu. Auriez-vous l'extrême obligeance de nous vendre quelques oeufs et un morceau de fromage ?

Le plus âgé des deux types, après un signe à son collègue, se lève et avance vers Angevert et Lombardon. Ceux-ci n'ont pas coupé le moteur du cyclopoutre afin de pouvoir filer si les choses tournent mal.

- Qu'est-ce que c'est ? demande le paysan.

- Il n'a pas compris, murmure Toine. Demande lui plus simplement, et n'oublie pas de sourire.

- Manger ! Nous vouloir manger ! reprend le directeur. Nous amis ! Pas méchants !

Le bonhomme éclate de rire et se retourne vers son compagnon.

- Viens voir Marcel ! En v'là qui sont pas du pays ! Ben mes p'tits gars, si vous voulez manger faut payer d'abord. Vous comprendre ? Payer ! Dollars !

- Bien sûr, dollars ! Voilà ! répond Lombardon en tendant un billet.

- Ah, mais ce n'est pas assez ça ! Deux cents dollars. C'est deux cents dollars le morceau de pain avec une portion de fromage.

- Deux cents dollars ! Non mais vous êtes fous ? Vous nous prenez pour des touristes ?

La conversation s'éternise et Montessieu commence à avoir des crampes d'estomac. Pendant que Lombardon tente désespérément de baisser les prix, il s'empare discrètement du fusil et sans prévenir abat les deux paysans. Le premier s'écroule sans mot dire et son sang jaunâtre se répand sur la route en laissant éclater çà et là de petites bulles. Le second, surpris par la douleur, porte une main à la gorge et avance vers Montessieu en grimaçant. Celui-ci l'achève d'une seconde décharge de chevrotines, à bout portant cette fois, et le corps de l'agriculteur explose littéralement avant de retomber dans le champ, cinq mètres plus loin.

- Et voilà le travail ! C'est tellement plus simple ! fait Angevert en remettant calmement l'arme en place.

- Bien sûr, admet Lombardon, en s'emparant de la gamelle deux deux paysans. Mais j'étais quand même parvenu à faire baisser les prix jusqu'à cent-vingt dollars...

Où il ne faut pas déranger les fonctionnaires

« Arbres à essence. Danger. Ne pas fumer ». Tous les dix ou vingt mètres une pancarte avertit les promeneurs. Depuis toujours la partie orientale de la forêt bavaroise est le royaume des arbres à essence, et on raconte que nos ancêtres y avaient installé leurs tribus car ils appréciaient beaucoup ce bois qui brûle très facilement.

Mais nos héros ne sont pas là pour faire de l'Histoire et déjà Lombardon s'efforce d'enfoncer son burin dans un tronc un peu coriace. Au bout de quelques minutes la pointe de son outil rencontre enfin le vide et il sent le liquide rougeâtre couler sur sa main.

- Ca y est ! Donne moi un récipient ! demande t-il à Montessieu.

Celui-ci lui tend une bouteille de trinquovite et en quelques secondes ils obtiennent un litre de carburant qu'ils vident aussitôt dans le réservoir. Il leur faut répéter cette opération une dizaine de fois avant de pouvoir repartir.

- Bon, cette fois c'est fini. Ni vu, ni connu. Allez, on file !

Il ne s'agit pas en effet de se faire prendre. Le vol d'essence est sévèrement puni. Pour chaque litre volé, les coupables sont condamnés à un an de travaux forcés dans les plantations d'arbres à essence.

Mais déjà les cyclopoutreurs ont repris la route. Cette nature verdoyante, ces allées aux bordures parsemées de chique-chiques, le cri strident des flambeurs dans les feuillages, toute cette beauté indécente... Il n'en faut guère plus à Toine et à Angevert pour oublier, l'espace de quelques kilomètres, l'objet de leur voyage. Ils savourent avec insouciance ce qui ressemble bien à des vacances.

Mais un grognement féroce les ramène à la réalité. Devant eux, à une centaine de mètres à peine, un homme flanqué d'une sorte de loup barre le passage.

Toine ralentit et stoppe à la hauteur du type. C'est un grand gaillard, couvert d'une peau de mouton et armé d'un solide bâton. A ses pieds, la bête continue de grogner, visiblement prête à mordre dès qu'elle en aura reçu l'ordre.

- Halte là mes gaillards ! Douane volante. Vous avez quelque chose à déclarer ?

- Non, non... rien.

- Ah, ah ! Et là-dedans, qu'es-ce que c'est ? fait le douanier en désignant la malle.

- Nos affaires de voyage. Rien de spécial ! répond Toine.

- Rien de spécial ! Ah, ah ! Eh bien ouvrez moi ça, pour voir !

Le type se plante devant la malle d'osier et attend en se caressant la barbe.

- Et ça, qu'est-ce que c'est que ça ? Rien de spécial ? Ah, ah ! Je vous tiens mes gaillards !

Montessieu s'énerve.

- Mais ce sont des tampons de compétition ! Je suis champion de Paris de frappe-tampon monsieur, et je vous prierai de nous parler sur un autre ton. Je vous préviens que je suis directeur...

- Rien à foutre ! continue l'autre en alignant les tampons sur le chemin pierreux. Directeur ou pas, champion de frappe-tampon ou gonfleur d'hélices, c'est pas mon problème. Vous me devez cent dollars pour le dérangement.

- Comment ça le dérangement ? s'exclame Lombardon.

- Parfaitement. Si vous n'étiez pas passés par cette route, je n'aurais pas du procéder à un contrôle. Donc

vous m'avez dérangé et vous me devez cent dollars.
C'est le règlement.

Toine s'exécute et le douanier reprend sa promenade,
son chien sur les talons.

- On pourrait le descendre... suggère Toine. Il n'y a
personne par ici.

Montessieu est outré par une telle proposition.

- Tu plaisantes ! C'est un fonctionnaire voyons !

Où l'on préfère la seconde solution

Kleinvillache est une petite bourgade tranquille à environ quatre kilomètres du rideau de fer. Lombardon n'y a jamais mis les pieds mais il a l'impression de connaître ces rues et ces maisons depuis longtemps. En effet, à Paris il a cherché pendant plusieurs jours l'endroit idéal pour tenter une incursion en territoire rouge. Après avoir interrogé moult agents secrets et consulté bien des atlas, il a décidé de Kleinvillache serait leur dernière étape avant le passage du rideau.

Nous devons nous rendre chez Adolf Grovers, dit-il à Montessieu. C'est notre contact. Il nous aidera à franchir le mur.

- Mmm... J'espère que tu es sûr de lui ! J'ai l'impression que ce genre de bled doit grouiller d'espions rouges !

- Rien à craindre ! Grovers est bien de la police secrète parisienne. Il est en relation avec nos meilleurs agents. Il paraît que c'est un type très efficace. D'ailleurs nous y sommes.

La maison d'Adlof Grovers est facilement reconnaissable. C'est une petite fermette entourée d'un jardinet soigneusement fleuri. Le bonhomme est assis sur le seuil et regarde d'un oeil éteint une femme bien en chair qui étend du linge dans le pré voisin.

- Bonjour monsieur Grovers, dit Toine.

- Bonjour messieurs ! Que puis-je pour vous ?

- Heu... Les carottes sont cuites et les dare-dares volent bas, fait Lombardon d'un air entendu.

- Ah, je vois... eh bien entrez donc ! fait le type. Vous avez de la chance, j'ai failli vous prendre pour des Rouges. J'aurais été très gêné si vous ne connaissiez pas le mot de passe. Cela arrive quelquefois vous savez !

- Ah bon ! Et que faites-vous dans ces cas-là ?

- Cà, répond Adolf, et il désigne une rangée de bocaux sur l'armoire de la cuisine. Dans chaque bocal une tête d'homme ou de femme, étonnamment réduite, baigne dans l'huile d'olive.

- Monsieur Grovers, nous voulons pénétrer dans le pacte de Varsovie et nous aimerions...

Mais le villageois empêche Lombardon de continuer.

- Ne soyez pas si pressé jeune homme ! Vous avez bien le temps de me raconter votre histoire. D'abord vous allez boire un coup avec papa Grovers. Lolotte ! Apporte une bouteille et trois verres. Nous avons à causer.

Une petite vieille toute fripée que les deux voyageurs n'avaient pas remarquée se lève et prend dans le buffet vermoulu un litre de git-git. Elle sert les hommes et s'éclipse dans une pièce contigüe sans mot dire.

- Bien... que je vous raconte, fait le type. Je m'appelle Adolf Grovers, soixante-sept ans, dont trente de bons et loyaux services dans l'armée. Médaille militaire, croix de guerre, croix de feu, croix de Saint-Sébastien... tout le bataclan. J'en ai vu de toutes les couleurs et le Rouge qui me jouera un sale tour n'est pas encore né. Depuis dix-sept ans j'aide les agents des services alliés à franchir le rideau et, éventuellement, j'effectue moi-même un petit stage chez le père Popov. Aucun des agents que j'ai amené au rideau n'a été pris vivant. Sur mes deux-cent vingt clients, dix-huit sont passés sans problème. Les autres, je les ai abattus moi-même quand j'ai vu que cela tournait mal. Pas question de laisser un compatriote vivant aux mains de Rouges. Alors ça vous tente toujours ?

Lombardon et Montessieu sirotent pensivement leur git-git. Dix-huit succès sur deux-cent vingt tentatives, c'est mince !

- S'il faut y laisser la peau, je reste là ! dit enfin Angevert.

- Tu plaisantes ? Et notre mission ? fait Toine.
- Notre mission ? Quelle mission ?

Sous la table Lombardon décoche un coup de pied dans les tibias de Montessieu et s'adresse à Grovers :

- Oui, nous sommes envoyés par l'Administration Centrale. Nous devons espionner le système de tamponnement du pacte de Varsovie. D'ailleurs mon collègue est directeur et, en plus, il est champion de frappe-tampon. C'est vous dire !

- Ah, monsieur est directeur ! Mais il fallait me le dire ! Ah, si j'avais su ! Lolotte, une autre bouteille ! fait Grovers en passant instinctivement une main dans ses cheveux ébouriffés.

Cette soudaine politesse fait ronronner Montessieu de plaisir et il en oublie toutes ses craintes.

- Ca va mon brave, dit-il. Dites moi plutôt comment vous pensez nous faire franchir le mur...

L'homme réfléchit un bon moment. Il examine tour à tour ses deux interlocuteurs, comme s'il les pesait. Puis il déclare :

- Eh bien, il y a deux solutions. La première vous coûtera cinq mille dollars. Je vous amène au pied du rideau de fer. C'est risqué car il ne faut pas se faire repérer par les espions qui traînent dans le coin. Arrivés devant le mur métallique, je fais le guet et vous passez par dessus grâce à une échelle que j'ai planqué dans les parages. Après c'est votre problème ! Vous sautez et êtes chez les Rouges. Je vous préviens qu'ils sont plusieurs millions alignés derrière le rideau, chacun attaché à la poignée de fer qu'il doit soulever lorsqu'il faut lever le mur. C'est impressionnant. Il y a bien sûr des sentinelles qui les surveillent jour et nuit. La deuxième solution vous coûtera vingt mille dollars. Nous nous rendons au pied du mur. Là, je frappe trois coups. C'est un code. De l'autre côté un chef de secteur corrompu par mes soins m'entend et donne l'ordre de lever le rideau. Vous

prenez et vous faites croire que vous êtes des espions rouges qui reviennent au pays. Si vous parlez bien leur langue, c'est gagné d'avance. Voilà c'est clair ? Quelle solution préférez-vous ?

- Voilà vingt mille dollars, fait Montessieu, et il vide son verre de git-git d'un trait.

Pendant ce temps-là, à Paris

Le colonel Jeanjean René est un boeuf. Un gros boeuf même. Il a de petits yeux noirs et des oreilles mal découpées. A la place du thorax et de l'abdomen il trimballe un quintal de chair à saucisse et pour faire bonne mesure il porte des bottes tellement grandes qu'on y planterait des baobabs sans difficulté.

Lorsqu'il a fallu remplacer la statue du gouverneur Félicien Patron par la sienne, les employés des services des Monuments n'ont pas rigolé. Quinze tonnes qu'elle pesait la statue !

Ce matin c'est justement l'inauguration officielle, par Jeanjean René en personne. La tradition veut que le nouveau gouverneur dresse un portrait élogieux de son prédécesseur, et le colonel est très précisément en train de chercher le texte de son discours. A ses pieds une foule de trente à quarante mille personnes attend sous la pluie, bien contente de bénéficier d'une journée de congé en cette solennelle occasion.

« Peuple de Paris, commence Jeanjean René, je suis votre gouverneur. Vous me devez respect et obéissance à compter de cette minute. Mais je ne voudrais pas oublier le règne de mon illustre prédécesseur, le gouverneur Félicien Patron, aujourd'hui appelé à d'autres tâches... ».

L'historique et rébarbative allocution du colonel est soudain interrompue par une clameur inquiétante qui semble provenir de l'avenue des Braves, toute proche.

Les badauds tournent la tête et les forces de l'ordre pointent leurs bazookas vers les bruyants perturbateurs. A quelques centaines de mètres de là en effet, banderoles en tête, une horde d'hommes-troncs avance en scandant des slogans : « Non aux postes fixes ! Non aux troncs métalliques ! ».

Pour Jeanjean René c'est déjà la première épreuve de force. La foule attend sa réaction et il sait que de celle-ci dépend son image future.

D'un geste autoritaire, le colonel fait signe au représentant des hommes-troncs de s'approcher.

Celui-ci, un courageux sans doute, demande à ses camarades de se taire et monte sur le podium. Il porte l'uniforme réglementaire : blouse grise et tronc de ferraille.

René, d'un coup de cravache, lui impose le garde-à-vous :

- Et alors ! On manifeste ?
- Oui Excellence, répond l'autre sans broncher.
- Et vous savez que c'est interdit de manifester à cette heure-ci ?

- Oui, Excellence.
- Bien. Et pourquoi manifestez-vous ?
- Excellence, mes camarades travaillent dans des conditions de plus en plus difficiles. Postés huit heures par jour sur un bout de trottoir, ils recueillent, comme vous le savez, la taxe de stationnement en tendant à bout de bras un tronc que chaque nouvelle pièce alourdit un peu. Aussi la récente décision du Département des Impôts de remplacer les troncs en bois par des troncs en métal a-t-elle pour effet de fatiguer davantage les travailleurs et les travailleuses. Nous réclamons par conséquent l'abrogation de cette mesure. De plus mes camarades souhaitent pouvoir changer de poste toutes les deux heures. Une journée de travail complète planté sur vingt centimètres carrés de bitume, ce n'est pas drôle, votre Excellence !

- C'est tout ? demande sèchement Jeanjean René.

- C'est tout, Excellence.

Le colonel se tourne alors vers le peuple qui, grâce au micro tout proche, n'a rien perdu dialogue :

- Parisiens ! fait le gouverneur, à vous de décider. Votre choix sera le mien !

Un brouhaha parcourt la foule et les agents de la police secrète n'en finissent pas de photographier tous ceux qui hésitent à prendre la seule décision qui soit autorisée. Enfin, peu à peu, les poings se tendent, pouces vers le bas pour la plupart.

- Alors Tronchebière ? fait le colonel en se tournant vers son directeur de cabinet.

Celui-ci, un petit homme sec au nez recouvert d'écailles, compte approximativement les pouces et n'hésite pas :

- Pas de doute Excellence ! C'est la mort !

Alors le gouverneur fait signe au représentant des hommes-troncs qui n'a pas cillé en entendant le verdict :

- C'est le peuple qui vous assassine mon vieux ! Je n'y suis pour rien.

Déjà le peloton d'exécution a pris position et les condamnés s'alignent par ordre de taille sur le podium. Un silence émouvant envahit la place et on entend alors le cliquetis oppressant des troncs bourrés de pièces que ceux qui vont mourir agitent en cadence.

Jeanjean René observe la scène d'un air satisfait et avant de donner l'ordre de tirer, il appelle Tronchebière et lui glisse à l'oreille :

- Vous demanderez au Département des Impôts de rétablir les troncs en bois. Il faut être humain tout de même...

Où l'on fait du tourisme

Dans la benne du camion qui les emmène vers Moscou, Toine et Angevert ne sont pas seuls. Il y a là, pêle-mêle, un berger et ses brebis, une dizaine de kolkhoziens et des fourrures. De magnifiques fourrures féroce­ment gardées par un monstre baveux dont on ne sait pas très bien si c'est un homme ou un chien.

- Ca commence bien ! souffle Montessieu. Tu avais dit que nous irions à Moscou en Mopète. Tu parles ! Nous voilà parqués dans un fourgon de pouilleux !

- Tais toi ! Estimons nous heureux de pouvoir nous rendre à Moscou aussi facilement. Pour les Mopètes, je suis désolé : je croyais vraiment qu'elles existaient. C'est encore un coup de la propagande.

Voilà plus de quinze heures que le bahut se traîne sur une route mal pavée. Il s'arrête à tous les carrefours pour vomir un peu de passagers et en avaler d'autres qui s'installent à la place toute chaude laissée par ceux qui viennent de descendre.

Personne ne semble s'intéresser à nos deux héros et le lecteur comprendra sans doute que c'est une très bonne chose. En cas de pépin ils ont heureusement un plan en béton : Lombardon qui parle couramment le rouge se fait passer pour un espion qui rentre à la maison et qui emmène un Allié dissident qui réclame l'asile politique. Ils ont rôdé avec succès ce petit numéro pendant le passage du rideau de fer. Bien malin qui devinera que ces deux personnages sont en fait les futurs maîtres du Kremlin.

Mais ne précipitons pas les événements. Pour l'instant, pause-pipi pour tout le monde sur la place de Iabopetrovsk. Le chauffeur s'accorde une heure de détente et va faire quelques parties de flipper chez « Maria Podovna », le troquet près de l'église.

Montessieu et son compère décident de marcher un peu pour se dégourdir les jambes. Des gosses, torse nu, un pagne rouge autour des reins, s'approchent du cyclopoutre arrimé à une paroi de la benne. Ils ouvrent des yeux grands comme ça devant cette machine venu d'un autre monde.

- Pas toucher ! avertit Lombardon.

- Non non, camarade, pas toucher ! répondent en choeur les charmants bambins.

Les rues du village sont bordées de baraquements qui tiennent debout Dieu sait comment. Sur les murs de bois, des graffitis s'étalent, comme des virgules malpropres dans les cabinets. « Mort à Popov ! », « Popov on aura ta peau ! » ou encore « Popov cocu ».

- Ils sont plutôt révolutionnaires dans le coin, fait Angevert.

- C'est bon pour nous ça ! répond toine en adressant des sourires électoraux aux grands-mères qui les regardent passer derrière leur rideau.

Un peu plus loin, six hommes, des retraiés sans doute, s'affairent autour de quelques boules d'acier et font des commentaires sans grand intérêt. L'un après l'autre, les types lancent un boulet près d'une petite balle de bois, avec force griaances et appels au silence.

Montessieu hausse les épaules et se dit que décidément les Rouges ne sont pas comme les autres. Même leur vêtements sont bizarres. A peine un bout d'étoffe en guise de pantalon, une veste en peau de jaunisse pour les plus riches et jamais de chaussures.

- des sauvages ! grommelle t-il.

- Arrête de raler et profite un peu du paysage nom d'une pipe !

C'est vrai qu'il est beau le paysage. Au bout de la rue principale, on devine une chaîne de montagnes enneigées sur laquelle est majestueusement assis un

soleil violacé. Sur la droite, à une dizaine de kilomètres, des chevalements relèvent le présence d'une mine.

- Du caviar, précise Lombardon qui sait toujours tout. La région est riche en caviar et les gisements de Iabopetrosk alimentent une bonne partie du pacte de Varsovie. Les Rouges s'en servent pour nourrir le bétail et les prisonniers.

Où le frappe-tampon est un sport dangereux

Interminable voyage. Voilà près d'une semaine que cela dure et Moscou n'est pas encore en vue. Le camion a traversé des campagnes immenses, des champs de luzerne, de maïs et puis encore de maïs. Ensuite le paysage est devenu aride. Une sorte de désert, mais sans able, sans rien. Juste des croutes de terre par-ci, par-là, avec des petits vieux au milieu qui attendent les vautours. Quand le camion est passé dans ce coin là, les bonnes femmes dans la benne ont récité des prières et les hommes ont bu un coup, histoire de cacheur leur émotion.

Maintenant, c'est de nouveau la campagne. Mais pas la même que la première fois. Des troupeaux d'éléphants déambulent dans des enclos grands comme une capitale, en barrissant comme des forcenés. Ce sont des éléphants d'une race peu connue dans l'Alliance Atlantique. Leur trompe est énorme et leurs flancs sont équipés de petits marchepieds qui permettent à l'équipage de s'installer plus facilement.

- Ce sont des éléphants militaires, indique Montessieu. J'en ai entendu pzrler lors du dernier congrès de l'Association des Officiers de Réserve. Avec ces bestiaux, et en copiant nos cyclopoutres, les Rouges pensent pouvoir écraser notre armée en trois ans.

- Je sais, fait Lombardon. C'est pour ça que je suis certain que Popov sera ravi de nous recevoir si nous lui annonçons que nous avons un cyclopoutre, un vrai, à lui présenter.

La promiscuité imposée par les condtions de transport a dégelé l'atmosphère. Montessieu qui joue avec beaucoup de conviction son rôle de réfugié

politique, est devenu la mascotte du camion. On l'exhibe dans les villages, on lui demande de prononcer quelques mots et toute le monde s'exclaffe en attendant cette langue étrange. Lombardon qui n'a pas son pareil pour mettre de l'ambiance, a une idée :

- Dis, fait-il à Angevert, je vais leur expliquer que tu champion de frappe-tampon. Ils ne savent sans doute pas ce que c'est, et tu vas nous faire une petite démonstration. D'accord ?

- Ben voyons ! Et après ils pourront me jeter des cacahuètes ?

Mais Toine n'en fait qu'à sa tête. Déjà il étale les tampons sur le plancher de la benne, sous les regards méfiantes des autres passagers.

- regardez ! dit-il. Ce sont des tampons de compétition. Le Parisien ramène ça de chez lui, car il est champion de frappe-tampon. C'est un sport très populaire dans l'Alliance Atlantique. Voulez-vous qu'il vous montre ce qu'il sait faire ?

Du coup c'est l'euphorie dans le camion. Un spectacle gratuit, quelle aubaine ! Pour la circonstance l'homme-chien donne un coup de balai et étale une de ses fourrures. Les femmes s'y installent, accroupies, les bras croisés sur les genoux. Les hommes restent derrière, debout, agrippés aux montants de la benne, vacillant à chaque secousse un peu brutale.

Montessieu, qui n'es finalement pas mécontent d'avoir un public, s'agenouille devant les tampons et les dipose par ordre croissant de poids, de gauche à droite. Le tampon de quinze grammes d'abord, puis celui de trante grammes, et ainsi de suite jusqu'au tampon de cinq kilos. Ensuite il prend une ramette de papier blanc, 80 grammes, format 21 X 29,7, qu'il place bien en face de lui. Il prend soin de déramer les feuilles et vérifie que toutes sont marquées d'une

petite croix an bas à doite, emplacement réservé au tampon.

Pour l'information des spectateurs, il donne quelques explications que Lombardon s'empresse de traduire :

- Le frappe-tampon est un sport qui requiert une extrême rapidité et une grande précision. En raison de la fatigue éprouvée par les athlètes, et pour éviter des accidents, les parties sont limitées à une minute par catégorie de tampon. Il s'agit donc de tamponner le maximum de feuilles en soixante secondes. Dans une compétition de haut niveau, les tamponneurs commencent avec les tampons légers et les dernières parties, les plus dures, se jouent avec les tampons de cinq kilos. Ce sport est pratiqué dans l'Alliance Atlantique par des millions de personnes. Cet engouement s'explique facilement : les licenciés de frappe-tampon sont automatiquement embauchés dans l'Administration où ils peuvent s'adonner huit heures par jour à leur sport favori.

Déjà Montessieu s'est emparé du tampon de deux kilos et de la main gauche il frappe à tour de bras les feuilles qu'il saisit de la main droite, préalablement humectée de salive. C'est étonnant de le voir se démener, cheveu en bataille, les tempes en sueur, l'oeil rivé sur la petite croix en bas de la page. A chaque coup il pousse un « han ! » de bucheron et le plancher du camion tremble sous le choc. Les feuilles défilent à une vitesse extraordinaire et les Rouges n'osent pas ouvrir la bouche de peur de déconcentrer l'artiste.

Enfin, Toine sonne la fin du temps réglementaire. Cent onze formulaires ont été tamponnés en une minute ! C'est un score très honorable. Angevert signe quelques autographes et accepte le verre de jus de maïs que lui tend une belle paysanne aux yeux

émeraude. Le directeur croit bon d'adresser son sourire le plus charmeur à la jeune femme qui en demande certainement bien davantage.

Grave erreur ! Un des hommes, un grand costaud avec un os dans les narines, s'avance vers Montessieu.

- Oh ! Tu as regardé ma soeur !

Angevert ne comprend pas mais il devine que le type n'est pas très content. Toine s'interpose :

- Attend camarade ! Le Parisien ne connaît pas nos coutumes. Si tu veux il va réparer son erreur. Il va te faire un cadeau. Que veux-tu ?

Le grand escogriffe hésite un moment puis désigne le tampon de cinq kilos en argent massif que Montessieu était justement en train de ranger.

- Ca va, donne lui le tampon Angevert, fait Toine.

Montessieu se lève et regarde le Rouge droit dans les yeux. Celui-ci, confiant, s'apprête à recevoir son présent.

- Tu veux mon tampon. Eh bien attrape ! lance Montessieu. Et d'un vigoureux coup de poignet, il jette la masse en direction du paysan qui la reçoit dans l'abdomen et, sous le choc, décolle de cinquante bons centimètres. Un bruit sourd et puis plus rien. Le type est passé par dessus bord et il est déjà à une centaine de mètres du camion qui s'éloigne à vive allure pour une fois.

Dans la benne c'est le branle-bas de combat. Les Rouges entourent Toine et Angevert en brandissant leurs fourches et leurs faucilles d'un air menaçant. Il semble bien que nos héros vont passer un mauvais quart d'heure.

Où les rachcas volent bas

Le croupion dans la gadoue, ils ont l'air un peu triste nos deux compères. A leurs côtés le cyclopoutre git dans la terre, la roue avant un peu tordue, la malle d'osier éventrée et vide car les Rouges se sont servis avant de les abandonner sur le bas côté de la route.

- Heu.... Peut-être que maintenant tu es calmé ? commence Toine.

- Ca va ! Tu voulais peut-être que ce moujik me donne une leçon ?

- N'empêche qu'ils ont failli nous démasquer ! Et maintenant nous sommes paumés en pleine cambrousse. C'est bien ! Ah, c'est très bien, M^ôsieur le Directeur !

Il n'a pas tort Lombardon. Le coin est plutôt sinistre. Une vaste plaine noirâtre, sans arbre, ni cheminée. Juste une route. Mais alors interminable celle-là ! Un ruban qui n'en finit plus, plein de trous et de bosses. Et les rachcas ! Des milliers de rachcas rouges et noirs qui tournoient dans le ciel en hurlant de rire.

L'heure n'est pourtant pas à la rigolade. Toine et Angevert redressent le cyclopoutre et commencent à pédaler. Car bien évidemment, comme toujours dans pareille aventure, le réservoir est à sec et il n'est pas question de faire le plein avec du gras de bœuf, le carburant local. Le moteur serait hors d'usage en dix secondes.

- Tu crois qu'il va nous falloir pédaler jusqu'à Moscou ? fait Montessieu.

- Pourquoi ? T'as l'intention d'attendre le prochain camion ?

C'est le propre des aventuriers que de savoir affronter les périls les plus grands et les deux pédaleurs ne veulent pas manquer à la règle. Ils

foncent tête baissée, méprisant la fatigue et le côté tout de même un peu ridicule de leur situation. Voici quelques jours encore ils espéraient faire une entrée historique dans Moscou et les voilà contraints de suer sang et eau sur une route dont ils ne peuvent même pas jurer qu'elle les mène au Kremlin.

Là-haut l'excitation des rachcas est à son comble. La présence des étrangers les rend furieux et on a l'impression qu'ils vont se lancer dans une attaque de grande envergure.

- Maman ! appelle Montessieu, très impressionné.

- Tais-toi et pédale !

Angevert a quand même de bonnes raisons de s'inquiéter de l'agressivité de ces volatiles. On raconte qu'il y a fort longtemps, en Nouvelle Pologne, une armée de rachcas a décimé un régiment d'infanterie. Les soldats traversaient une vaste plaine, lorsque soudain un nuage bruyant et crachant des flammes de plus de trois mètres s'est abattu sur eux. Les troufions périrent carbonisés, dépecés, plantés dans le désert d'un coup de bec imparable. Les rares survivants furent décorés de l'Ordre des Héros du Pacte de Varsovie par Vladimir Popov en personne, qui était déjà Grand Camarade Suprême.

Plus près de nous, il y a une vingtaine d'années à peine, dans l'Alliance Atlantique cette fois, c'est une escadrille de dare-dares qui a été attaquée par les rachcas. La patrouille volait à douze mille pieds, à la verticale de Santa Fé, lorsque trois gros oiseaux se sont jetés sur les carlingues en poussant des cris de colère. Le sang-froid des pilotes a permis d'éviter le pire, mais deux appareils ont quand même été sérieusement endommagés au cours de cet affrontement.

Pour l'instant, Toine et Angevert se semblent pas devoir finir en chair à pâté, mais sait-on jamais... Une

fois de plus Montessieu regrette le temps béni où il était à l'ébri dans l'immense bâtiment gris et crasseurs de l'Administration Centrale.

Où l'on reparle de la photo du Kremlin

On évitera à nos lecteurs la longue et pénible énumération des jours qui suivirent. Désespérément seuls, les deux apprentis révolutionnaires ont traversé champs et forêts en silence. Parfois, pour rompre la monotonie, Lombardon égrénait les secondes tel un moine les perles de son chapelet.

Mais tout à une fin, même les traversées du désert et depuis quelques jours, Toine et Angevert sont à Moscou. Déguisés en Rouges bon chic bon genre, ils arpentent les artères crasseuses de la capitale du Pacte de Varsovie à la recherche d'une bonne idée.

- Tu vois, explique Lombardon, aller voir Popov pour lui présenter notre cyclopoutre, c'est une idée. Mais rien ne prouve qu'il acceptera de nous recevoir. Il peut fort bien ordonner de confisquer le cyclopoutre et nous envoyer pour quinze ans dans les mines de caviar.

- Mouais... Ou au rideau de fer !

Montessieu, qui fait la tête depuis qu'il a perdu ses tampons de compétition, se laisse tomber lourdement sur une chaise dont on peut d'ailleurs se demander ce qu'elle fait là. Ils sont au milieu d'une rue bordée de ce que dans l'Alliance Atlantique on appelle des trottoirs, mais qui ici ressemblent plutôt à des parcours du combattant. Des meubles, des panneaux représentant le grand Popov, des carcasses de vaporobus, des mégôts de clopchevik, s'entassent pêle-mêle sur la terre battue.

- Quel merdier, pas vrai ?

Toine et Angevert sursautent. Derrière eux, un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect aimable, les dévisage en souriant.

- C'est vrai que pour les étrangers – car vous êtes étrangers – notre capitale n'offre pas toujours l'aspect

coquet et accueillant qu'on lui prête volontiers dans certains catalogues. Mais permettez-moi de me présenter : Moussa Ben Amorovitch, Commandant du Comité du Tourisme de Moscou.

Lombardon serre la main tendue et d'un coup de pied discret invite Montessieu à en faire autant.

- Euh, bonjour Monsieur ! fait Toine, avec son plus bel accent rouge. Ravis de faire votre connaissance. Je suis Boris Ivanoff et mon camarade s'appelle Jean Charloff. Mais pourquoi dites-vous que nous sommes étrangers ?

- Parce qu'en réalité vous vous appelez Toine Lombardon et Angevert Montessieu, que vous venez de Paris et que vous êtes aussi à l'aise dans Moscou qu'un garçon de café dans une tenue de scaphandrier. Ah ! Je vous en bouche un coin, pas vrai ? Mais ne faites pas ces têtes de condamnés à mort, et suivez-moi. Le camarade Ben Amorovitch sait recevoir, que diable !

Médusés, les deux compères pénètrent à l'intérieur d'une impressionnante limousine rouge et noire, dont le confort vaut largement celui de la Traction de Montessieu.

La voiture, pilotée par une sorte de gnome au teint verdâtre, remonte silencieusement le boulevard et, après quelques minutes de slalom sur la chaussée moscovite, s'engage dans une somptueuse propriété.

Montessieu et Lombardon restent bouche bée. Devant eux se dresse un palais tel qu'il en existait autrefois dans l'Alliance.

- C'est mignon chez vous, siffle Angevert.

- Ah, mais ce n'est pas exactement chez moi, cher ami ! Voyons, vous ne devinez pas où nous sommes ?

Lombardon passe en revue tout ce qu'il a pu apprendre sur le Pacte de Varsovie avant de quitter Paris. Si ses souvenirs sont exacts, trois privilégiés

habitent des demeures féériques. Anastasia Bergamoff, la demi-sœur de Popov, vit dans un château au bord du Danube. Luigi Napoleone, auteurs de trois attentats manqués contre le président de l'Alliance Atlantique, se terre dans un palace à la périphérie de Moscou. Victor Petrovski, dernier survivant de la Révolution Rouge, est exposé jour et nuit dans un palais, à deux pas de la place Rouge.

Toine fait part de ses observations à Ben Amorovitch qui éclate de rire :

- Ah ! Vous êtes bien documenté, jeune homme, mais avez encore quelques lacunes. Je vais vous étonner, mais figurez-vous que vous êtes tout simplement au Kremlin, et que dans très exactement un quart d'heure vous serez reçu par notre vénéré Grand Camarade Suprême, j'ai nommé Vladimir Popov. Vive le Pacte de Varsovie !

Figé dans un garde-à-vous impeccable, Amorovitch entonne l'hymne rouge, comme il est d'usage à Moscou lorsqu'on cite le nom du tout puissant maître du pays. Pendant ce temps, Toine fouille fébrilement les poches de son ciré et en extrait une photo toute froissée.

- Pardon monsieur, mais le Kremlin, c'est ça !

Le type jette un œil sur le cliché et une fois de plus laisse éclater sa joie.

- Bon, je vais quand même vous donner deux ou trois explications, parce que vous vous bercez vraiment d'illusions, chers amis ! Primo, ce que vous me montrez là n'est qu'un de nos nombreux et magnifiques camps d'entraînement. Mais il est vrai qu'il y a quelques années nous avons diffusé cette photo dans le monde entier en affirmant qu'il s'agissait du Kremlin. Cela nous a permis de prolonger encore un peu la vie de celui que je ne nommerai pas pour ne pas devoir chanter une fois de

plus cet hymne exaspérant. Secundo, je suis bien placé pour vous donner ces petites explications, puisque je suis le chef de la Police Secrète du Kremlin. Tertio, si un jour vous regagnez Paris vivants – ce dont je doute – n’engagez plus d’esclave rouge. C’est votre charmante Poulskaïa qui vous a dénoncé. Quatro, trêve de bavardage : voici l’homme le puissant de la planète, notre vénérable Grand Camarade Suprême, Vladimir Popov.

Nouvel hymne rouge (voir plus haut).

Un peu dépassés par les événements, Lombardon et Montessieu regardent sans broncher un vieillard chétif avancer vers eux d’un pas mal assuré. Emmitoufflé dans un peignoir violet, Popov ressemble à un évêque au seuil du tombeau. C’est pourtant d’une main encore ferme que le chef du Pacte de Varsovie invite les deux Parisiens à pénétrer dans un bureau dont la superficie dépasse tout ce que Angevert, pourtant directeur, pouvait imaginer jusque-là.

-Asseyez-vous donc... Mmm, comment vous appelez-vous déjà ? fait le vieux en consultant rapidement une petite fiche posée devant lui. Ah, Toine et Angevert. Oui, c’est cela, prenez place !

Mis en confiance par l’attitude apparemment amicale du dictateur, Lombardon et Montessieu s’affalent dans des fauteuils crapauds-buffles, bien décidés à maîtriser une situation peu banale.

Où il ne faut pas confondre Popov et Popov

Popov observe attentivement Lombardon et Montessieu, et soudain il éclate de rire :

- Mes pauvres amis, fait-il, je vais vous décevoir !

- Dis toujours papi !

- Eh bien, c'est simple ! J'ai l'âge de Vladimir Popov, je ressemble à Vladimir Popov, tout le monde me prend pour Vladimir Popov, mais je ne suis pas Vladimir Popov !

Content de son coup de tonnerre, le vieux assène un coup de poing sur la table pour donner plus de poids à son incroyable aveu.

Montessieu est le premier à reprendre ses esprits :

- Et si vous n'êtes pas Popov, où est-il ?

- Ah, ah ! C'est le plus comique de l'histoire ! Popov est à Washington ! Hospitalisé depuis quinze ans. Dans le coma pour tout vous dire ! Voilà ! Le Pacte de Varsovie n'a pas les moyens de soigner ses dirigeants, alors entre grandes puissances, il faut bien s'entraider, n'est-ce pas ?

- Bon, admettons. Mais que vous soyez Popov ou pas, on s'en moque après tout ! Nous voulons le pouvoir quand même ! dit Toine, qui ne manque pas de logique.

- Mais vous n'y êtes pas du tout ! s'exclame la doublure de Popov. Pas question de me renverser ! Je suis un Allié moi, comme vous !

- Pardon ?

- Eh oui ! Un Allié jeune homme ! Les Rouges n'avaient personne de compétent pour remplacer Popov. Aussi en payant à Washington les frais d'hospitalisation, ils ont également passé avec l'Alliance Atlantique un accord qui prévoit que le pouvoir sera assuré à Moscou par un haut fonctionnaire de l'Administration alliée. Et ce contrat

est renouvelable chaque année par tacite reconduction.

Et voilà. Tout est dit. Ce qui devait être un coup d'Etat se transforme pour nos deux héros en une banale conversation entre compatriotes.

- Et comment vous appelez-vous ?

- Vladimir Tonton. J'ai le même prénom que le vrai Popov, cela m'évite quelques faux pas !

- Mais dites moi : si les Rouges nous paient pour être dirigés, cela signifie qu'il n'y a pas de conflit entre les deux blocs ? s'inquiète Lombardon.

- Oui et non. Da et niet, comme on dit par ici. Officiellement Rouges et Alliés sont ennemis. Il faut entretenir ce climat de lutte, sinon la population se laisserait aller et ne travaillerait plus suffisamment. Mais en fait, au plus haut niveau, il n'y a pas de problème. Il est bien évident que je ne vais pas prendre la décision d'entrer en guerre contre Washington !

- Certes ! Et je suppose que les nôtres s'efforcent de garder le vrai Popov dans le coma ?

- Excusez ! Vous comprenez vite !

- Et l'appareil politique, les ministres.... Comment acceptent-ils la chose ?

- Ah, mais attention ! Personne n'est au courant ! Tout le monde ici est persuadé que je suis le vrai Popov. Lorsque j'ai été mis en place, voici dix ans, les négociations se sont déroulées très secrètement, à Paris d'ailleurs. Et les quatre ou cinq dirigeants moscovites qui y ont participé ont bien entendu été éliminés. La version officielle est donc celle-ci : il y a quinze ans, Vladimir Popov a effectué un voyage officiel à l'étranger, puis il est revenu à Moscou, où il continue à diriger le pays d'une main de fer, malgré ses quatre-vingt quatorze ans. Voilà tout !

Pendant ce temps-là, à Washington

- Alors Bedudson, ce rapport sur le moral, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

- Il est pratiquement terminé, monsieur le Président. Les trois officiers qui en assument la responsabilité m'ont promis que tout sera prêt la semaine prochaine.

- Mmm... et peut-on dès maintenant dégager quelques tendances majeures ?

- Bien sûr ! Globalement l'Alliance se porte bien. Quelques difficultés à Paris, où l'installation de Jeanjean René a provoqué plusieurs manifestations, aussitôt étouffées dans l'œuf. A Sao Paulo et à Bogota les ouvriers des manufactures de gilets pare-balles se sont rebellés. Ils estiment que leur travail est trop monotone. Mais le problème sera résolu bientôt. Ils seront autorisés à travailler en musique. L'hymne allié sera diffusé dans les ateliers dix heures par jour. Rien de très important, comme vous pouvez le constater, monsieur le Président.

- En effet... Parlez-moi plutôt de ma réélection. Avez-vous commencé à organiser tout cela ?

- Bien entendu ! Nous avons déjà sélectionné les deux candidats qui seront sensés être vos adversaires. Vos discours, les dates, les heures et les lieux de meetings sont prêts également. Il ne vous reste plus qu'à donner votre avis. Cette année nous avons pensé qu'il fallait mettre un peu de piment dans ces élections. Les sondages récents montrent en effet que la population a tendance à se désintéresser de ces consultations. Aussi, un peu avant la fin de la campagne, l'un de vos deux adversaires sera assassiné. Cela se passera en pleine rue, à Madrid. Les équipes de télévision sont prévenues. Tout est au point de ce côté. Avant sa mort, et ceci grâce au remarquable programme électoral que nous lui avons concocté, la victime aura fait une très bonne impression

auprès des électeurs. D'où un émoi certain le jour du drame. Vous vous rendez alors immédiatement sur les lieux et vous déclarerez que tout sera mis en œuvre pour retrouver les odieux assassins. Ce qui sera fait dans les quarante-huit heures. Les coupables seront fusillés et vous reprendrez à votre compte les promesses de votre défunt adversaire. Vous serez brillamment réélu avec 95,6% des voix, le candidat restant ne présentant évidemment qu'un programme épouvantable. Que pensez-vous de ce plan, monsieur le Président ?

- Cela me paraît bien Bedudson. Un détail cependant : je souhaiterais que l'attentat ait lieu à Venise. J'ai un vieil ami là-bas et je pourrais profiter de la circonstance pour lui rendre visite.

- Venise... Oui, pourquoi pas ! Entendu, monsieur le Président.

- Parfait ! Un dernier point : comment se porte ce cher Popov ?

- Aussi mal que possible ! Nous le maintenons dans le coma sans difficulté. Cependant, vu son âge, cette situation ne pourra plus durer très longtemps. Il faudra prendre une décision à ce sujet.

- Ah mais c'est tout décidé Bedudson ! Vous le savez bien ! Aujourd'hui à Moscou tous les témoins de l'hospitalisation de Popov ont été éliminés depuis quatre ou cinq ans. Nous ne craignons plus rien. Par conséquent laissez mourir Popov et n'en parlons plus. Le seul Popov qui doit exister est notre homme en place au Kremlin. Cela me paraît évident.

- Tout à fait évident, monsieur le Président. Nous attendions vos instructions à ce sujet.

- Eh bien, vous les avez ! Maintenant laissez-moi. C'est l'heure de ma leçon de chausse-pointu.

Où le guichet 24 vaut 2000 roubles

Derrière son guichet Bobor Igorovitch observe son petit monde d'un œil malin. Collé à son tabouret de ferraille, il ne regarde même pas les tickets que lui tendent les hommes et les femmes qui se présentent devant lui. D'un geste machinal, il plonge la main dans un carton et en sort une boîte de cirage qu'il donne aux détenteurs de tickets. Il connaît son boulot Bobor : le premier lundi de chaque trimestre, c'est le jour des lacets, le mardi celui des boutons de chemises et le mercredi, comme aujourd'hui, c'est le jour du cirage. Chacun sa petite boîte.

- C'est pour envoyer un télégramme...

Bobor lève les yeux. En face de lui, Lombardon attend patiemment une réponse.

- Les télégrammes, c'est au guichet 24, camarade.

- Ah, pardon ! Merci quand même...

Toine et Angevert se dirigent vers l'endroit vaguement indiqué par le préposé Igorovitch. En fait, le guichet 24 est introuvable. Pour tout dire, il n'existe pas. Un peu exaspérés, nos deux héros refont la queue au guichet 17, celui de Bobor, afin de demander des explications. Ils n'ont guère le choix : les autres préposés sont partis déjeuner. Une demi-heure plus tard, ils se trouvent de nouveau derrière l'hygiaphone.

- Excusez-moi, mais il n'y a pas de guichet 24, camarade, fait Lombardon sans rire.

- Ah, c'est encore vous ! s'étonne Bobor, manifestement contrarié. Comment ça, pas de guichet 24 ?

- Parfaitement camarade ! Dans ce bureau, il n'y a que vingt et un guichets !

Igorovitch fronce les sourcils. Il a bien envie de se mettre en colère mais un léger doute l'envahit. Il se lève

et va se rendre compte sur place. 18, 19, 20, 21... Exact.
Pas de guichet 24.

- Ah, elle est bien bonne camarades ! Vous avez raison ! Je ne m'en étais jamais rendu compte, mais il n'y a pas de guichet 24 ici, dit-il en se rivant derechef au tabouret métallique.

Lombardon ne s'énerve pas.

- Bien. Mais pour les télégrammes alors ?

- Ah oui, les télégrammes ! Eh bien, c'est très embêtant parce que le règlement dit que seul le guichet 24 est habilité à recevoir les télégrammes et les demandes d'appels téléphoniques.

Bobor qui espère avoir définitivement découragé ses deux interlocuteurs s'apprête à reprendre sa distribution de cirage. Mais c'est compter sans la détermination de Montessieu qui intervient violemment, avec l'aide de son comparse qui se sent bien obligé de traduire.

- Mais c'est un scandale camarade ! Votre règlement est une infâme connerie ! Je vais vous envoyer au rideau de fer moi ! Savez-vous que nous sommes des amis du Grand Camarade Suprême, Vladimir Popov ?

- Et vous croyez que ce vieux croulant de Popov me fait peur, à moi, Bobor Ivan Igorovitch ! fait le préposé en se levant d'un bond. Camarades, méfiez-vous ! Mon frère est douzième vice-président du syndicat des mineurs. Un mot de lui et toutes les mines de caviar sont paralysées. De quoi achever Popov le Gâteux !

- Mort à Popov ! lance quelqu'un dans la salle.

- Tu nous a encore mis dans un fichu pétrin, souffle Toine à Angevert. Nous sommes tombés sur des contestataires.

- Bon tu as raison camarade, fait Montessieu. Excuse mon impatience. Que nous conseilles-tu ?

- Bien, je crois que nous allons nous entendre. Donne moi un billet de mille roubles pour avoir menacé de me dénoncer, et nous serons quittes. Si tu me donnes un autre billet, je peux envoyer ton télégramme.
- Voilà, camarade. Deux mille roubles.
- Bon. Quel est le texte de ton télégramme ?
Montessieu se racle la gorge.
- Euh... Eh bien, il faut l'envoyer à Paris, oui, dans l'Alliance Atlantique. C'est adressé à l'une de nos camarades agent secret. C'est du langage codé bien sûr ! Il faut l'envoyer à Mme Montessieu, 1028, impasse des Bonzes. Voici le texte : « Tout va bien maman. Retour bientôt. Coup d'Etat raté. Bises. Signé : Angevert ».

FIN

Lille, février-mars 1981